



Le chant des enfants du monde

*Happés par la fascination
des jeux électroniques
et du petit écran,
les enfants d'Occident
oublent le joli jeu du chant.
Ce constat a poussé
Francis Corpataux à créer
la collection de disques
"Le chant des enfants du monde".
En dix ans, il a parcouru
quatre continents, collectant
la matière vive des chants
d'enfants au cœur de sociétés
les plus diverses. Entretien.*

H&M : Quels sont les buts scientifiques de votre travail de collecte ?

Francis Corpataux : Il y a plusieurs portes de sortie. L'une est bien sûr en rapport avec la conservation du patrimoine musical de ces sociétés, dont les chants d'enfants disparaissent rapidement avec la modernité. Une autre, d'ordre plus musicologique, est l'utilisation de ces chants dans mon enseignement, où ils me permettent de mettre en évidence la diversité, la richesse et la liberté des cultures musicales. Enfin sur le plan sociologique, c'est un moyen de proposer une ouverture sur le monde par le biais de la musique, une forme d'incitation à la tolérance et à la découverte de l'autre.

Quels traits communs et quelles différences découvrez-vous dans la diversité des sociétés que vous abordez ?

On peut constater que là où des sociétés ont conservé des activités artisanales auxquelles des chants sont liés, ces musiques demeurent très vivantes. En Indonésie, par exemple, elles accompagnent certaines activités agricoles, comme le nettoyage du riz. En Guinée, on trouve beaucoup de chansons éducatives centrées autour des relations entre hommes et femmes ou sur le développement de la

société. De nombreuses musiques sont également liées à des événements religieux. Elles ont toutes une fonction. Dans les milieux où disparaissent certaines activités artisanales, les chansons disparaissent avec elles. J'ai rencontré le cas, notamment chez les Chipibo d'Amazonie, dont les chants de rameurs ont disparu avec l'utilisation généralisée du moteur sur les pirogues. En revanche, dans des populations qui disposent d'un passé culturel très fort

Un découvreur de musiques d'enfants

D'origine suisse, Francis Corpataux émigre au Québec en 1970. Aujourd'hui professeur titulaire à la Faculté d'éducation de l'université de Sherbrooke, il enseigne la pédagogie musicale et s'intéresse à l'enseignement dispensé aux enfants présentant des difficultés de comportement. Au cours des dix dernières années, une partie de ses recherches s'est focalisée sur la pratique empirique du chant chez les enfants. L'aboutissement de ce travail est une collection d'une dizaine de disques compacts de chants et musiques d'enfants collectés par ses soins dans le monde entier : Guinée, Sénégal, Inde du Sud, Népal, Thaïlande, Malaisie, Indonésie, Chine du Sud, Amérique du Sud, Mauritanie, Maroc, Bulgarie...



Francis Corpataux.
*"Je suis un peu comme
 un pêcheur devant
 la rivière. Là où je sais
 qu'il y a du poisson,
 je vais lancer ma ligne...
 Ce que je repère, c'est
 la riche culture musicale
 de la région."*

et qui ont pleine conscience de la richesse de leur culture, comme en Bulgarie par exemple, des adultes continuent à pratiquer ces chants de patriote en leur accordant une valeur toute particulière.

Une spécificité relative à l'enfance se dégage-t-elle de ces chants ?

Le trait universel est que les enfants imitent les modèles des adultes. Souvent, ils en oublient une phrase ou un élément mélodique qu'ils n'ont pas bien captés et qu'ils vont remplacer par certains mots ou mélodies inventés, qui leur permettent de continuer, bien que ces éléments n'aient pas le même sens que le reste de la chanson. La chanson devient alors ludique. L'un des thèmes récurrents est aussi l'univers des rapports entre mères et enfants. On est alors dans le domaine de la berceuse, qui recouvre un champ très large.

Vous analysez dans vos écrits cette relation entre les adultes et les enfants. Sa nature est-elle particulière dans les cultures de transmission orale ?

Prenons l'exemple des sociétés tribales chinoises des Miao et des Dong, par exemple. Leur mode de transmission est essentiellement oral. Il n'y aura donc pas de volonté académique d'enseigner quelque chose de la part des adultes. Mais les événements qui se déroulent dans le courant de la journée fournissent un contexte à la transmission d'un ensemble d'informations par le véhicule de la chanson. En Afrique de l'Ouest, on rencontre aussi des situations où des pères, à travers des berceuses, énoncent à leurs enfants des conseils pour devenir adulte, leur transmettent les notions du respect qu'il convient d'accorder à son (ou à ses) épouse(s). En Inde, différents types de chansons servent à l'initiation religieuse des enfants. Par exemple, on compare les quatre rubans qui tiennent le berceau aux quatre Védas. On chantera aussi le remerciement pour un travail. La transmission se fait par imprégnation.

Comment procédez-vous sur le terrain pour recueillir ces chansons ?

Il y a d'abord une préparation du voyage et pour cela il est important de trouver sur place des informateurs. Ces personnes doivent bien connaître la langue, être crédibles auprès des gens que l'on va aborder et être sensibles au monde des enfants. Il faut aussi s'informer sur la situation politique sur le terrain et régler la question des moyens de transport pour s'y rendre. Les meilleurs informateurs sont généralement des gens qui baignent dans leur culture.

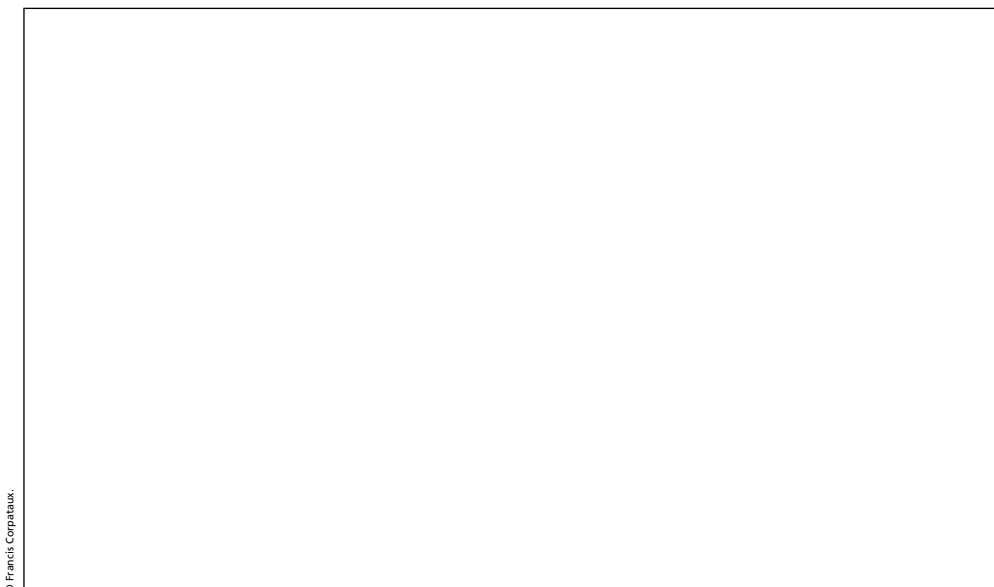
Y a-t-il un circuit à suivre ?

Il faut d'abord obtenir les autorisations d'usage auprès des ministères de l'Éducation ou de la Culture. Cela me permet alors d'aborder les milieux scolaires et d'y rencontrer des instituteurs. À partir de là, je peux sortir des écoles. Les instituteurs connaissent les parents, et nous accompagnent

souvent sur le terrain, où je travaille avec ma conjointe. Le lien peut aussi se faire par l'intermédiaire d'une personne du ministère, qui nous dirige vers quelqu'un qui peut nous servir de guide. Mais la rencontre avec un informateur tient parfois du hasard des circonstances, comme nous l'avons vécu en Chine, au Népal ou en Malaisie. On est assis dans un petit restaurant populaire, où l'on mange avec tout le monde. Quelqu'un vient nous parler, un étudiant qui connaît un peu l'anglais, nous demande d'où l'on vient. Je lui expose mon projet. Nous nous revoyons pendant deux ou trois jours, un petit moment de test. Et il peut s'avérer être la personne adéquate pour nous accompagner.

Procédez-vous par repérage préalable ?

Pas vraiment. Je suis un peu comme un pêcheur devant la rivière. Je sais qu'il y a du poisson et je vais lancer ma ligne... Ce que j'ai repéré, c'est la richesse de la culture musicale de la région. Parfois, je sais que ce sera très difficile.



Dans certains pays d'Amérique latine, je n'ai pas obtenu les réponses aux grandes attentes que j'avais pu avoir. Chez les Amérindiens d'Amérique du Nord, par exemple, la culture musicale est loin d'avoir la richesse de celle des populations d'Asie ou d'Afrique. Sur les terrains riches, il y a aussi beaucoup de tâtonnements. Il faut s'armer de patience. Les adultes ont généralement un intérêt peu développé pour le chant des enfants.

Jeunes filles du Maroc.

Pourriez-vous nous parler de votre travail chez les Berbères de l'Atlas marocain ?

Au Maroc, c'était du hasard. D'abord, j'avais engagé un inspecteur scolaire, qui m'avait dit parler le berbère, connaître tout le monde... Mais

au premier village où nous sommes parvenus en Jeep, ce fut un échec. Cet homme n'avait qu'une connaissance superficielle du terrain. Malgré l'autorité dont il se prévalait, sa fonction d'inspecteur ne lui offrait aucun accès au chant des enfants. Nous avons dû le congédier, ce qui n'a pas été facile. Quelqu'un m'avait dit que mon meilleur guide serait sûrement un guide de montagne. Et les circonstances nous en ont fait rencontrer un. Avec lui, nous avons parcouru les montagnes pendant trois semaines, allant à pied de village en village. Pour la petite histoire, malheureusement je me suis fracturé une jambe durant cette marche, et j'ai accompli la fin du voyage sur un mulet. Ce guide, qui était un villageois, connaissait bien sa culture régionale, et il avait un grand respect pour les valeurs de sa société. Il savait parfaitement où nous trouverions les chants que nous cherchions à enregistrer, et ne nous a jamais conduit dans une école !



Enfants de Mauritanie.

© Francis Corpataux.

Comment vous y prenez-vous pour faire chanter les enfants devant votre micro ?

Pour rester dans le cas du Maroc, nous nous entretenions longtemps avec notre guide au cœur même des villages, afin que les gens nous voient. Nous évoquions les circonstances dans lesquelles les enfants chantent, les événements auxquels peuvent être liées des chansons... Il y avait toujours beaucoup de gens autour de nous et, bien sûr, des enfants très curieux. Deux ou trois jours plus tard, on essaie de recréer ces circonstances et l'on demande aux enfants s'ils ne veulent pas chanter. Au début, ils sont timides, mais les premiers stimulent les vocations. Il faut savoir jouer avec tout cela.

Les moments où vous enregistrez sont donc un peu scénarisés...

Oui. Par exemple, s'il s'agit de chants d'initiation, nous nous refusons à nous immiscer dans cette intimité. Ce serait indécent. Mais pour enregis-

trer ces chants-là, nous reparlons avec des mamans et avec ceux qui viennent de subir l'initiation, à qui nous demandons s'ils accepteraient de les chanter, soit en groupe, soit seuls. Les enregistrements se déroulent toujours en présence de beaucoup de monde et déclenchent l'envie chez les participants d'interpréter telle ou telle autre chanson, liée à telle ou telle circonstance. Un répertoire se constitue ainsi, par capillarité.

Un voyageur occidental passe toujours pour un “nanti” dans les pays du tiers monde. Quelle attitude adoptez-vous vis-à-vis de l'argent lors de vos collectes ?

Il est un principe que je respecte toujours : ne pas payer pour des chansons. En revanche, après avoir expliqué le pourquoi de mon travail, j'annonce que j'aimerais apporter une contribution à la communauté. Il s'agit souvent d'acheter de la nourriture ou du matériel scolaire (crayons, cahiers...), que je m'arrange toujours pour trouver dans le village lui-même. Après qu'ils ont chanté, je donne toujours quelque chose qui fait plaisir aux enfants, des bonbons par exemple... Mais mon apport substantiel, de l'essence par exemple, va à toute la communauté. En Chine, il s'est avéré que nous avons dû faire un geste en direction d'un responsable qui, si nous ne lui avons pas glissé une enveloppe avec quelques dollars, nous aurait fermé toutes les portes.

À votre retour, comment choisissez-vous les chansons du disque ?

Les premiers critères sont d'ordre technique. La chanson doit être chantée en entier, ce qui n'est jamais certain avec les enfants. Il faut éviter que des bruits extérieurs (moteur de camion, cris d'animaux...) ne viennent interférer. Les seconds critères sont d'ordre musicologique. Ils relèvent de la congruence entre le milieu et le type de chansons interprétées, ce que nous déterminons sur place avec les personnes qui assistent à l'enregistrement. Les notions de styles, de formes musicales, d'harmonies, de rythmes entrent également en ligne de compte : ils doivent être reconnus comme faisant bien partie de l'expression de ce milieu, alors que parfois les chansons peuvent venir de sociétés voisines, ou encore du cinéma. Je garde d'ailleurs ces enregistrements, qui me permettent de mettre en évidence telle ou telle influence sur ce milieu. Il y a enfin des critères d'ordre sémantique, concernant les thèmes des chansons.

Discographie

La collection “Le chant des enfants du monde” est éditée par Arion/Night & Day. On y trouvera les disques compacts suivants : Guinée – Sénégal ; Sud de l'Inde ; Berceuses ; Népal – Thaïlande – Malaisie – Indonésie ; Sud de la Chine, Amérique du Sud, Gospel ; Chicago ; Mauritanie ; Maroc ; Bulgarie.

► Contact : Francis Corpataux, 1090 Jacques-Cartier Nord,
Sherbrooke, PQ, J1J 3A7 Canada
Tél. : (00) 1 819 346 0265 – E-mail : fcorpata@courrier.usherb.ca

Petits chanteurs du Tibet.



© Francis Coppeaux.

Une fois la sélection opérée, le disque réalisé, que ce passe-t-il ? Les enregistrements retournent-ils vers leurs interprètes ?

Je n'ai pas la certitude qu'ils retournent jusqu'aux chanteurs. En revanche, je m'engage toujours formellement, auprès des gens qui m'ont accompagné et des autorités qui m'ont aidé, à leur retourner tous mes enregistrements sur des cassettes ordinaires, avec le livret que j'ai réalisé pour les chansons publiées et une classification pour celles qui ne l'ont pas été.

D'où provient le financement de ces productions ?

En tant que professeur d'université, je bénéficie d'un salaire ainsi que de congés payés qui me permettent d'effectuer ce travail. J'investis une part de mon salaire dans mes voyages. Les disques me rapportent quelques royalties, que j'utilise pour poursuivre ces travaux. Je sollicite également des subventions, même s'il est difficile d'obtenir des soutiens pour des projets artistiques. Et je propose des conférences sous forme de diaporamas commentés. Mais la plus grosse partie du financement de ces voyages provient d'emprunts... Cette activité n'est pas rentable, mais j'équilibre mes dépenses grâce à ces différents apports.

Cette collection alimente-t-elle une banque d'archives ?

Oui, toutes les pièces collectées, qu'elles soient bonnes ou moins bonnes, sont archivées informatiquement, identifiées, commentées et traduites dans leur sens général. Ces archives sont actuellement privées. Elles seront complétées, et déposées plus tard auprès d'un organisme canadien approprié : le ministère de la Culture ou le Musée des civilisations, avec lequel nous envisageons de constituer une exposition itinérante. ■

Propos recueillis par François Bensignor.